

— La parole est au rapporteur du Soviet de Pétersbourg.

« L'opposition » ne l'écoute pas : l'opposition pèse sur le dos du président, elle réclame impatiemment, avant la discussion de l'ordre du jour, le droit d'exposer des points de vue, Kaménev, bonhomme, acquiesce d'un hochement de tête, — l'œil rit malignement sous les sourcils naturellement froncés, — et il inscrit, il inscrit les orateurs, tandis que la voix du rapporteur retentit, rude et nette, tandis que montent, par explosions ardentes, les applaudissements.

Le rapport est terminé. La parole est à Martov : campé comme toujours, la main sur la hanche, une main tremblante, exsangue, lui-même tortillé et falot, donnant de sa tête ébouriffée dans l'espace qui n'en peut mais, il réclame, il exige une solution pacifique au conflit qui se déclare. De maigres applaudissements lui viennent « des siens » ; sur la tribune, un des « vieux » bolchéviques applaudit ironiquement à larges brassées.

Mon tour est venu de parler, au nom de la fraction. Il est difficile de trouver les mots nécessaires. Devant le fait accompli, quelle valeur peuvent avoir nos observations, nos réclamations : le coup d'Etat n'a-t-il pas déjà balayé tout cela ? Que nos prévisions soient justes, plus que justes si l'on veut, — ne serait-il pas un maudit, trois fois maudit, celui qui, dans la minute présente, chercherait à assombrir cette joie tumultueuse, lumineuse, qui surgit jusqu'au ciel de tous les coins, de tous les fronts de cette assemblée, — la joie de la première journée qui soit vraiment *la leur*, la première journée de *leur* révolution... Que le pressentiment soit en nous, que notre cœur se serre de penser, de *savoir* ; mais *cet aujourd'hui* leur appartient, — *il est acquis*. Et voilà pourquoi ma vérité d'aujourd'hui n'est qu'un non-sens !...

Il est difficile de parler quand on pense ainsi. Et cependant *je dois* parler. Et je parle. Je dis que, du fait de l'ouverture du Congrès, le pouvoir souverain lui appartient, à lui et à personne d'autre ; que ce n'est pas le moment de se demander si le Comité Exécutif de Pétersbourg a eu tort ou raison de prendre l'initiative, sans attendre l'avis « autorisé » du Congrès ; qu'il n'y a pas lieu de rechercher si ce Comité a bien fait de souffler sur le château de cartes du « pouvoir provisoire » ; mais la direction ultérieure des opérations doit appartenir au Congrès des Soviets qui s'ouvre. Je propose donc de subordonner le Comité de Guerre Révolutionnaire de Pétersbourg à un organe spécial que le Congrès constituera immédiatement, en son sein... En attendant, en raison de l'impuissance absolue, indiscutable, des lamentables groupes qui défendent l'ancien gouvernement provisoire, — la majorité de la fraction des socialistes-révolutionnaires, au nom de laquelle je parle, invite qui de droit à supprimer sur-le-champ toute « apparence » d'opérations militaires. Les résolutions que nous avons à prendre engagent trop notre responsabilité, elles sont trop importantes pour que nous puissions en délibérer, distraits et troublés que nous sommes par le roulement de la canonnade.

Trotsky s'empare vivement de ce mot. « Qui donc ici peut se sentir gêné par le bruit du canon ? Tout au contraire ! Cela aide à travailler ». En ce qui concerne ma proposition même, les bolchéviques ne s'opposent nullement à ce qu'on l'inscrive... à l'ordre du jour.

La parole est enfin donnée « au vieux palais de Tauride ». La voici donc, la grande querelle de « mars » avec « octobre » ! Hintchouk au nom des menchéviques, Hoendelmann au nom des socialistes-révolutionnaires de droite, protestent « contre le crime qui s'accomplit envers la Patrie et la Révolution ».

Cependant l'atmosphère, en dehors de ces vieilles murailles, vibre et tremble aux explosions devenues plus fréquentes... Là-haut, aux fenêtres hautes de l'édifice, les vitres tintent... là-haut, derrière les puissants piliers...

Les déclarations des partis ne sont qu'un prélude idéologique : on entend ensuite un cliquetis d'armes.

« Au nom du groupe que le front envoie au Congrès » — s'écrie du haut de la tribune, en fronçant les sourcils, tout rouge, tout gonflé, un « centurion de la droite » nommé Koutchine, — « je déclare que le front tout entier proteste contre l'usurpation du pouvoir... »

... « Voilà... nos... chefs... » — s'écrient dans l'assemblée des voix dédaigneuses. « C'est l'Etat-Major qui l'envoie ! »... Fusées de sifflets, fusées de rires...

« Dis-nous plutôt qui sont tes électeurs ?... On reconnaît l'oiseau à sa manière de voler !... »

Mais Koutchine se redresse avec assurance, son défi tombe de très haut : « J'ai été élu par le Congrès des représentants de tous les fronts et de toutes les armées. Et au nom des Comités d'Armée de la 2^e, de la 3^e, de la 4^e, de la 5^e, de la 6^e, de la 7^e, de la 8^e, de la 9^e, de la 10^e, de la 11^e, de la 12^e, de l'Armée Spéciale et de la Caucasiennne »... Il enfle sa voix jusqu'au plus haut point, — autant que le permettent ses cordes vocales, il la rend menaçante : — « Le groupe du front décline toute responsabilité pour les conséquences de cette aventure et quitte le Congrès. Désormais, le théâtre de la lutte est transporté ailleurs, dans les provinces ».

Derrière les piliers, on siffle furieusement. Il semble pourtant qu'une sombre nuée couvre pour un instant la blanche salle où tant de feux se jouent...

« La Deuxième... la Troisième... la Quatrième... la Spéciale... »

Et Kaménev, qui observe attentivement l'état d'esprit de la salle, lâche sans tarder à la tribune un homme qui trépidait depuis longtemps derrière nous, un matelot de « l'Aurore ».

Celui qui a vu nos matelots aux jours de bataille, — celui-là connaît l'effet irrésistible de ces figures de bronze, imprégnées de volonté, de leurs gestes courts, qui frappent à mort sans hésitation, de leur parole qui fend l'air en couteau, droit en avant. Tel était cet homme. A peine, sur la tribune, ce gaillard souple et trapu s'était-il dressé, carrant sa poitrine velue sous le col déboutonné, — et les rubans de Saint-Georges ondulaient gracieusement sur sa tête crépue, — toute la salle trembla d'acclamations. En extase, et comme repoussant le sombre spectre qu'avait appelé Koutchine, — le Congrès se tendait tout entier vers cette figure qui personnifiait devant nous l'insurrection triomphante...

« Vive la flotte révolutionnaire ! »

« Le Palais d'Hiver est fini. « L'Aurore » tire dessus, pour ainsi dire, à bout portant ! »

« O — o — oh ! » gémit, se tordant les mains, aux pieds du matelot, le pâle Abramovitch dont les yeux s'égarèrent. Et, répondant à cette plainte navrante, — d'un geste magnanime mais inimitable en sa nonchalance, — l'homme de « l'Aurore » le tranquillise aussitôt en ajoutant d'un fort chuchotement où tremble un rire intérieur :

« On tire à blanc ! »

Pour les ministres et pour les femmes du bataillon d'élite, il n'en faut pas davantage...

Mais voici d'autres voix sifflantes, de sinistres voix qui percent l'enthousiasme de la salle ! Ce sont les nouvelles déclarations des partis de « droite ». Par des clameurs hystériques, Abramovitch supplie le Congrès de se rendre